

Georges Duhamel Salavin, précurseur



Georges Duhamel, (1902-1903).

Un employé de bureau se tient derrière son patron assis et lisant un document. Le subalterne remarque l'oreille gauche, qui n'a rien d'extraordinaire, mais dont il ne peut détacher son regard, puis qu'il fixe avec une attention presque douloureuse, avec le sentiment d'être étranger à cette chose pourtant si proche, si facile à atteindre et que d'autres d'ailleurs — le petit garçon du patron, sa maîtresse par exemple — peuvent toucher tout naturellement. L'employé pose «un doigt purement philosophique», avec soin, «un peu au-dessus du lobule, sur un coin de peau brique». Crise du patron, renvoi de l'employé: l'absurde est né, vingt ans avant *La nausée* (1938) de Sartre. Quand Malraux, en 1927, écrit: «La première apparition de l'absurde se prépare¹», il n'a certainement pas lu

Beaucoup lu pendant l'Entre-deux-guerres, Georges Duhamel (1884-1966), à la fois écrivain de gauche et académicien, n'est plus guère connu aujourd'hui, sinon par sa *Chronique des Pasquier* que citent à l'occasion les manuels d'histoire littéraire et, un peu moins, par son cycle romanesque *Vie et aventures de Salavin*, où pourtant il s'inscrit dans une certaine modernité en ouvrant la voie à un discours qui conduit à l'existentialisme.

Confession de minuit que Georges Duhamel a publié sept ans plus tôt, relatant l'histoire de Salavin, congédié parce qu'il a tenté de «voir jusqu'où peut aller la liberté individuelle» (*Deux hommes*). Salavin place un jalon de plus sur le parcours de l'absurde en littérature française.

Cinq romans

Entre 1920 et 1932, Duhamel consacra cinq volumes à son anti-héros Salavin². Dans *Confession de minuit* (1920), Salavin se confie à un homme rencontré dans un bar, mise en situation qu'utilisera Camus dans *La chute* (1956). Salavin avoue la détresse morale, faite de solitude, de repentir et de honte, qu'il traîne dans ses promenades interminables, et le dégoût qu'il a de lui-même, son impuissance à exister. Sorte de malade de la volonté qui s'interroge trop sur la conduite à adopter, il pense, déteste savoir qu'il pense, comme il déteste sa vie et ce qu'il est; il désespère de n'être jamais qu'un Salavin. Ce désespoir de ne pouvoir se changer, recommencer sa vie, est au cœur de *Confession* et des romans suivants.

Deux hommes (1924) raconte l'histoire d'une amitié placée sous l'égide de Montaigne («parce qu'ils sont eux et non pas deux hommes quelconques»), une amitié sans tache entre Salavin et Loisel, semblables, l'un pour l'autre, à «des amants qui seraient de purs esprits et non des corps avi-

des». Mais Loisel a une «technique de vie» et n'a jamais souffert. Il a l'«esprit méthodique». Il croit que la vie se règle comme une horloge, et prend sous sa tutelle, pour ainsi dire, la faiblesse de Salavin. Humiliation, offense, incompréhension, brouille. Salavin doit donc chercher au-delà de l'amitié le nouvel homme qu'il cache en lui et qu'il s'efforce d'engendrer.

Journal de Salavin (1927).

«Aujourd'hui, 7 janvier, jour anniversaire de ma naissance, je prends la résolution de transformer totalement ma vie.» Et, pour cela, Salavin devra s'élever jusqu'à devenir un saint. Il commence par étudier la vie des saints. Contrairement à saint Augustin qui dit qu'«un saint est un saint pour soi-même», Salavin considère que «c'est dans le commerce des autres hommes qu'on peut trouver des occasions de sainteté». Sa relation avec ses confrères de travail lui servira essentiellement de terreau à la sainteté — expérience laïque bien sûr, puisque Salavin n'a pas la foi. Comme dans *Sous le soleil de Satan* (1926) de Bernanos, l'expérience de la spiritualité échouera. Même constat: la passion trop extrême est condamnée dans une société où le sacré n'a plus sa place. En préambule à son projet, Salavin avait écrit: «Nul choix: la sainteté ou le néant». Toutefois, son désir est déçu; il tombe malade, souhaite mourir, mais, et il l'expliquera dans le roman suivant, la mort ne veut pas de lui...

Le club des Lyonnais (1929). «La mort l'avait renvoyé. Soit! C'est donc qu'il lui était, en quelque sorte, enjoint, par les forces obscures, de tout recommencer. Ici, nulle erreur: non pas tout poursuivre, mais bien tout recommencer.» Dans ce roman, qui reprend la narration à la troisième personne, Salavin fréquente deux membres d'un groupe communiste et, tout en cherchant un moyen de s'élever, passe ses soirées au Club, une association qui trame des complots contre l'État et espère changer le monde par une révolution sociale. Un soir, Salavin prend la parole: «Vous pouvez changer ce qu'on appelle le régime, vous pouvez remplacer la classe au pouvoir, vous pouvez tout changer; si vous ne me changez pas, moi, Salavin, eh bien! vous n'aurez rien changé du tout». Salavin veut d'abord faire ce qu'il appelle sa «révolution personnelle»; le monde il s'en occupera après. Le roman s'achève sur un Salavin qui, au chevet d'un ami qui se suicidera, croit avoir découvert sa voie: il ira, pour changer sa vie, «changer d'âme», s'occuper des malheureux de par le monde.

Aussi, dans *Tel qu'en lui-même...* (1932), voit-on Salavin, sous une fausse identité — une identité recomposée —, débarquer à Tunis, alors sous protectorat français. Nouveau Rimbaud, c'est à l'autre bout du monde qu'il pense dévoiler cet «autre» que camoufle son «je». Or, le titre annonce déjà l'échec du projet de vie de Salavin: il regagne la France, vieilli et désespéré de n'être encore que lui-même, blessé à une jambe dont on l'ampute à Marseille. Fiévreux, il meurt aussitôt revenu dans son logis parisien du cinquième arrondissement, port d'attache de sa misère, la pensée divagante. FIN.

La conscience de soi...

On aurait tort de croire que les Salavin constituent une œuvre moralisatrice empreinte de religiosité. Salavin, notait le critique Charles Du Bos, «c'est le drame d'une démolition³» ou, si l'on veut, l'impossibilité justement de soumettre sa pensée à une morale, une morale qui soit suffisamment forte — idéalement divine. N'être que la conscience de soi-même, c'est se résumer à un individualisme irréductible à toute morale. Individualiste, avant d'être humaniste, Salavin ne parvient pas à s'ouvrir «réellement» aux autres. La conscience exacerbée qu'il a de lui-même, empêche toute véritable communication. Dans *Le club des Lyonnais*, il vit en marge du groupe, parce que les au-

tres entretiennent un espoir social alors que lui éprouve un désespoir métaphysique.

De fait, le désespoir de Salavin (écho de celui de Duhamel) vient essentiellement de l'annonce — de la confirmation — par Nietzsche de la mort de Dieu. «La grande affaire, la seule affaire, c'est Dieu» (*Journal de Salavin*) — «ou quelque chose d'équivalent», dit-il dans *Deux hommes*. Duhamel, qui fait des études en sciences, devient très tôt athée: «Car j'ai perdu la foi de mon enfance au moment de quitter cette enfance⁴». C'est la prise de conscience de cette vacuité métaphysique qui oriente d'abord l'œuvre de Duhamel. Un vide amplifié par la guerre. En effet, Duhamel participe à la Grande Guerre à titre de médecin. Il a trente ans. Il est confronté avec la souffrance, qui deviendra le thème privilégié autour duquel il axe ses premiers textes: *Vie des martyrs*, 1914-1916, (1917) et *Civilisation* (1914-1917), (Prix Goncourt 1918). La souffrance va contribuer à accentuer le destin tragique du personnage, car Salavin en est spécialiste. (*Deux hommes*): lui qui n'aura «rien mérité que de souffrir», il n'a plus qu'un souhait: «que tant de souffrance ne sombre pas, en vain, dans le néant» (*Le club des Lyonnais*).

«Mon âme, c'est quarante années d'habitudes, quarante années de menus événements, de pensées, de gestes, quarante années de paroles, toujours les mêmes. Ce que j'appelle mon âme, c'est une carcasse, usée déjà plus qu'à demi, avec des poils, des plis, des cicatrices et des durillons. C'est un canapé que vous ne connaissez pas, mais qui n'est pas dépourvu d'expérience. C'est un lit qui représente presque quinze ans de moi. C'est une vieille commode en merisier, un buffet Henri II et quelques chromos sur une muraille. C'est une vieille maison, une rue sans soleil. Et quoi encore? Une ville que je porte sur ma peau, comme une tunique suffocante, depuis ma naissance, et qui pense, pour moi, la moitié de mes pensées. Et quoi encore? ma mère, ma femme, des souvenirs...»

Le club des Lyonnais, p. 211.

«Je ne suis presque jamais sorti de Paris; je n'ai rien vu, je ne sais rien, je suis un homme quelconque, un homme insignifiant, oui, oui, insignifiant. Je n'ai rien à vous raconter d'extraordinaire. Toutes mes aventures me sont arrivées en dedans. Et vous êtes bien bon de m'écouter, moi qui n'ai rien à vous dire, moi qui ne suis fait qu'avec des riens.»

Confession de minuit, p. 84.

«[...] j'admire les courageux, comme j'admire les arbres, comme j'admire les bêtes. Oui, le courage, c'est la vertu des animaux. Les héros de la fable, ce sont des gens qui ne réfléchissent pas et qui n'ont pas d'imagination. C'est égal, comment ne pas les envier? Quelle injustice, Dargoult! Pourquoi pas moi? Pourquoi pas moi? Je le demande. Comment peut-on se résigner à n'être que ce que l'on est? Et comment peut-on, sans folie, essayer d'être autre que celui que l'on est?»

Tel qu'en lui-même, p. 159-160.

...et sa part d'ombre

Cela dit, la conscience de Salavin comporte aussi sa part d'ombre. La fatalité de sa personne est d'autant plus contraignante que ses propres pensées lui échappent. La modernité de *Confession de minuit*, le premier roman de la série, se situe justement dans ce conflit entre la conscience et l'inconscience de soi qui fait que Salavin est incapable de se saisir entièrement et, pour cette raison dirait-on, impuissant à se changer. L'après-guerre découvre Freud, dont la traduction en français est entreprise en 1925. Pourtant, Duhamel ne tient pas un langage clinique sur les constituants de l'inconscient — la sexualité ou l'enfance — mais plutôt un discours contre un «non-conscient», reconnu implicitement, une révolte personnelle contre les pensées dont il perd le contrôle, ce fond d'inconscience qui fait qu'il est ce qu'il déplore être et qu'il s'acharne à changer. «On pensait en moi, à travers moi, envers et contre moi. On pensait sans se gêner, à mes frais, comme on bivouaque en pays conquis.» C'est là l'absurde de Salavin: quoi qu'on entreprenne, impossible de faire autrement qu'être soi. On voit aussi comment, précurseur de l'existentialisme, Salavin n'en est qu'un maillon, le premier, ce-



Georges Duhamel

lui des années 20. La drôle de guerre entraînera, chez les intellectuels, une prise de conscience que Sartre traduira en termes d'engagement. Face à ce désespoir de soi, l'existentialisme prend position. Alors que Duhamel montre un personnage qui existe malgré lui et qui n'y peut rien, Sartre affirme qu'il suffit de prendre conscience de soi pour être et se changer. Pour Salavin, l'absurde existe en lui avant d'être une forme d'expression face au monde. Salavin s'analyse et s'abhorre. Crise morale (perte de Dieu) et crise existentielle (perte de soi) sont à peu près indissociables et fondent, dans les années 20, une littérature de l'échec, constat sans issue de secours au nom duquel l'existentialisme prétendra à une littérature de l'espoir. L'humanisme négatif de Duhamel devient positif. C'est là tout

le sens de l'ouvrage de Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*.

Postérité de Salavin

Avec Salavin, Duhamel a créé un type beaucoup repris par la suite: le raté qui se croit appelé à réaliser de grandes œuvres, qui échoue et se désole, velléitaire, sans réelle énergie et qui traîne dans les rues parisiennes où la banalité quotidienne est déconcertante. «C'est à l'histoire des pensées de notre monde que Salavin apporte une contribution⁵», disait Duhamel. Pour peu qu'on dépouille des romans de l'époque, on découvre en effet suffisamment de Salavins pour en faire une histoire: lisez Bove, Soupault, Beucler et plusieurs autres que l'on ne réédite plus.

Le cycle des *Salavin* s'achève au moment où Céline marque le grand

coup d'envoi de l'absurde avec son *Voyage au bout de la nuit* (1932). Sartre mettra Céline en exergue à *La nausea*. La crise de 1929, l'imminence de la guerre, l'impasse du monde moderne à la recherche de nouvelles valeurs: la littérature se tourne vers l'avenir. Et lorsque l'histoire littéraire tracera l'évolution de la littérature de l'Entre-deux-guerres, de la littérature qui mène à l'existentialisme, elle oubliera les précurseurs, dont Duhamel n'est pas le moindre, et concentrera à jamais le désespoir métaphysique de la nouvelle génération dans les incarnations de Bardamu de Céline et de Roquentin de Sartre. Certes remarquables, ces figures jettent peut-être trop d'ombre sur certaines autres qui tenaient un discours attribué à tort à Céline et à Sartre. Il faudrait relire les Salavin pour redonner à Duhamel la place qu'il mérite dans le tracé de l'absurde. ■

par François Ouellet

1. «D'une jeunesse européenne», Écrits, Paris, Grasset, 1927.
2. Dans *Les hommes abandonnés* (1921), Duhamel lui consacre aussi une nouvelle, «Nouvelle rencontre de Salavin».
3. *Approximations*, 3^e série, Le Rouge et le Noir, 1929.
4. *Inventaire de l'abîme* (1944), premier volume des souvenirs de Duhamel.
5. «Vie et mort d'un héros de roman» dans *Conférence*, n^o 10, 1^{er} mai 1934.

Georges Duhamel a fait paraître, entre autres ouvrages: Vie et aventures de Salavin, 1: *Confession de minuit*, Mercure de France, 1920, (Folio: 495, 1973); 2: *Deux hommes*, Mercure de France, 1924; 3: *Journal de Salavin*, Mercure de France, 1927; 4: *Le club des Lyonnais*, Mercure de France, 1929; 5: *Tel qu'en lui-même*, Mercure de France, 1932, (Folio: 319, 1973); Chronique des Pasquiers, 1: *Le notaire du Havre*, Mercure de France, 1933, (Folio 903, 1972); 2: *Le jardin des bêtes sauvages*, Mercure de France, 1934, (Folio 194, 1972); 3: *Vue de la terre promise*, Mercure de France, 1934, (Folio: 404, 1973); 4: *La nuit de la Saint-Jean*, Mercure de France, 1935, (Folio: 440, 1973); 5: *Le désert de Bièvres*, Mercure de France, (Nouv. éd.) 1963, (Folio: 473, 1973); 6: *Les maîtres*, Mercure de France, 1937, (Folio: 525, 1974); 7: *Cécile parmi nous*, Mercure de France, 1938, (Nouv. éd.) 1968, (Folio: 553, 1976); 8: *Le combat contre les ombres*, Mercure de France, 1939, (Folio: 841, 1976); 9: *Suzanne et les jeunes hommes*, Mercure de France, 1941, (Folio: 923, 1977); 10: *La passion de Joseph Pasquier*, Mercure de France, 1945, (Folio: 985, 1977); Lumières sur ma vie, 1: *Inventaire de l'abîme(1884-1901)*, Mercure de France, 1949; 2: *Biographies de mes fantômes (1901-1906)*, Mercure de France, 1949; 3: *Le temps de la recherche (1906-1914)*, Mercure de France, 1949; 4: *La pesée des âmes (1914-1919)*, Mercure de France, 1949; 5: *Les espoirs et les épreuves (1919-1928)*, Mercure de France, 1928; *Civilisation*, (Prix Goncourt), Mercure de France, 1918 et 1951; *Vie des martyrs, Témoignages*, Mercure de France, 1917; *Notes sur la technique poétique*, (avec Charles Vildrac), Champion, 1910 et 1925; *Refuges de la lecture*, Mercure de France, 1954; *Scènes de la vie future*, Mercure de France, 1930; *Remarques sur les mémoires imaginaires*, Mercure de France, 1934.